

Pour une approche documentaire des paroles de Jésus

Par

Christian-B. Amphoux

CPAF, Aix-en-Provence

La rédaction des évangiles continue de poser au philologue des questions non résolues : pourquoi sont-ils quatre et pourquoi trois d'entre eux sont-ils si apparentés ? Depuis la fin du XVIII^e siècle, plusieurs explications ont été proposées, et l'une d'elles a aujourd'hui la faveur d'une majorité des exégètes, il s'agit de la théorie des deux sources, qui suppose une source narrative, très proche de Marc, et une source de paroles à l'origine des rédactions de Matthieu et de Luc. Dans une récente publication, D. Marguerat¹ fait ainsi le point sur l'état de la recherche concernant les paroles de Jésus :

Pour rappel : l'existence de la Source des paroles de Jésus est le fruit d'une hypothèse historique de la critique des sources appliquées à la tradition synoptique. Cette hypothèse postule l'utilisation commune par Matthieu et Luc d'une source littéraire au-

¹ D. MARGUERAT, « Jésus le prophète », dans J. VERMEYLEN (éd.), *Les prophètes de la Bible et la fin des temps*, colloque ACFEB 2009 (Lectio divina 240), Paris, 2010, p. 273-297, citation p. 276-277.

jourd'hui perdue ; cette source, que les évangélistes doivent avoir consultée sous sa forme écrite en grec comporte essentiellement des paroles de Jésus² (...) La plus récente reconstitution du texte de la Source, fruit d'un long travail de recherche opéré sur le plan international, dénombre plus de 200 versets attribuables à Q (1).

L'intérêt que présente la Source est considérable. Elle nous met en contact avec la plus ancienne formulation connue du kérygme et la plus ancienne fixation de la christologie, avant même l'apôtre Paul. On suppose en effet que la Source s'est progressivement constituée au sein de la tradition orale entre 40 et 60, portée par les agents d'un mouvement d'évangélisation axé sur la mission juive ; ces évangélistes itinérants ont propagé l'annonce du Messie destiné à Israël, mais ont échoué dans leur mission, et la Source conserve des traces de leur témoignage tourmenté (2). Leur reflux vers la Syrie, au cours de la crise qui déclencha la Guerre juive de 66-73, a provoqué à la fois la traduction de la Source en grec et sa préservation en un lieu (Antioche ?), où les évangélistes Matthieu et Luc, indépendamment l'un de l'autre, l'ont consultée et recopiée. La disparition de la Source demeure un mystère. Au sein du NT, Matthieu et Luc ont préservé son héritage, qu'ils ont combiné avec le récit de Marc et les données de leurs traditions propres.

(1) Les chercheurs conviennent de désigner les passages reconstitués de la Source par le sigle Q suivi de la numérotation des versets dans l'évangile de Luc. J.M. ROBINSON – P. HOFFMANN – J. J. KLÖPPENBORG, *The Critical Edition of Q*, Leuven, 2000 ; et à la version française de F. AMSLER, *L'évangile inconnu. La source des paroles de Jésus*, Genève, 2001, 2006².

(2) Sur cette reconstruction historique, on consultera : Ch. M. TUCKETT, *Q and the History of Early Christianity*, Edimbourg, 1996 ; J. S. KLOPPENBORG VERBIN, *Excavating Q. The History and Setting of the Sayings Gospel*, Minneapolis (MN), 2000 ; A. DETTWILER – D. MARGUERAT (dir.), *La Source des paroles de Jésus (Q). Aux origines du christianisme*, Le Monde de la Bible 62, Genève, 2008.

La tradition synoptique a, en effet, cette double particularité : (1) une « triple tradition », essentiellement narrative, rassemblant les parties communes à Matthieu, Marc et Luc et par son contenu très proche de Marc ; (2) une « double tradition », essentiellement faite de paroles de Jésus, rassemblant les parties communes à Matthieu et Luc et absentes de Marc, a reçu le nom de « source Q ».

S'agissant de la source narrative, la théorie a plusieurs défauts : (1) elle est incapable de rendre compte du déplacement de certains épisodes, soit dans Matthieu, soit dans Luc, plus rarement dans les deux, par rapport à Marc, au milieu d'autres épisodes parfaitement ordonnés et présents dans les trois livres ; on peut

² La Source contient par reconstruction tous les passages communs à Mt et Lc et absents de Mc ; en particulier, une partie du récit du baptême, un épisode sur Jean et Jésus, un récit de miracle, etc. Cet ensemble est communément appelé la « double tradition ».

comprendre que certains épisodes aient été ajoutés dans tel ou tel évangile, mais comment expliquer des déplacements si fréquents (il s'agit d'un épisode sur deux ou sur trois) ? (2) La théorie est contredite par la présence de nombreux accords rédactionnels de Matthieu et Luc contre Marc, les « minor agreements », qui auraient dû déjà entraîner l'abandon de la théorie, en ce qui concerne la source narrative. Mais, à défaut d'une meilleure hypothèse, la théorie a été maintenue.

S'agissant de la source de paroles, les questions fondamentales sont plus nombreuses encore : (1) faut-il maintenir l'association dans la source Q des passages qui ne font pas partie des paroles de Jésus ? (2) Les paroles de Jésus ont des dispositions très différentes, dans Matthieu et dans Luc : s'agit-il de deux organisations dues aux évangélistes ou leurs livres intègrent-ils deux états différents de la même collection de paroles ? Autrement dit, les différences dans la disposition des paroles sont-elles liées à la collection de paroles ou à chaque évangile pris dans son ensemble ? En somme, la collection de paroles a-t-elle subi une évolution, dont Matthieu et Luc transmettraient deux états distincts ? (3) Les paroles de Jésus ont dans Matthieu et Luc un vocabulaire grec commun : comment expliquer qu'elles viennent de la même traduction en grec, à partir de l'original en araméen attesté par le témoignage de Papias et non remis en cause, tout en ayant une disposition aussi différente ? (4) Il existe une troisième collection des paroles de Jésus contenant largement le même choix de paroles, mais rédigé dans une idéologie très différente : il s'agit de l'*Évangile selon Thomas* (EvTh) ; or, la théorie des deux sources peut-elle ignorer complètement cette collection, découverte après la naissance de la théorie et n'ayant eu aucune influence sur elle ? Ces graves questions auraient dû remettre en cause le principe de la source Q au profit d'une hypothèse plus vérifiable, plus capable d'intégrer les données nouvelles dues à la découverte des documents ; mais il n'en est rien. L'exposé de Marguerat résume parfaitement l'état de la théorie : la Source a été utilisée en grec par Matthieu et Luc, puis elle a mystérieusement disparu...

Une autre approche de la question des sources des évangiles est possible : reconstituer des documents pour ensuite constater leur disparition suscite nécessairement la question : ces documents ont-ils jamais existé ? L'argument d'autorité qui les impose, l'opinion majoritaire qui fonde leur existence n'ont-ils pas besoin de preuves plus documentaires ? N'est-on pas en route vers une histoire sainte, plutôt qu'en chemin pour retracer une histoire documentaire ?

Le traducteur grec du Matthieu araméen

Nous avons un témoignage ancien qui conserve le nom du traducteur en grec du Matthieu araméen, mais celui-ci semble avoir été oublié, dans la théorie des deux sources. Pourtant, au XVII^e siècle, Richard Simon³, l'un des pionniers de la critique biblique, en fait mention, en rappelant le témoignage de la Synopse du Pseudo-Athanase :

Toute l'antiquité demeure d'accord que l'Original de St. Matthieu a été écrit dans la langue que les Juifs de Jérusalem parloient en ce temps-là, et qu'il a été depuis traduit en Grec. Mais on n'a rien de certain touchant l'auteur de cette Version Grecque. (a) Matthieu, dit St. Jérôme, est le premier qui ait écrit l'Évangile de Jésus-Christ en Ebreu pour les Juifs qui avoient embrassé le Christianisme. Mais on ne sait point qui l'a traduit d'Ebreu en Grec. L'Auteur de la *Synopse* attribuée à Saint Athanase assure néanmoins (b) qu'il a été d'abord composé en Ebreu par Saint Matthieu, qui le publia dans Jérusalem en cette même langue ; et que St. Jacques qui avait été le premier évêque de cette ville, le traduisit en Grec. Il n'apporte aucun Acte des anciens Ecrivains de l'Eglise pour appuyer ce sentiment. Papias au contraire qui n'étoit pas éloigné du temps des Apôtres, témoigne (c) que l'Original de Saint Matthieu étoit en Ebreu, et que chacun l'a ensuite interprété comme il a pû (...)

(a) *Matthaeus, qui est Levi, ex publicano Apostolus primus in Judaea propter eos qui ex circumcisione crediderant, Evangelium Christi Hebraicis literis verbisque composuit. Quod quis postea in Graecum translulerit, non satis certum est, Hieron. de Script. Eccl. in Matth.*

(b) Τὸ μὲν κατὰ Ματθαῖον εὐαγγέλιον ἐγράφη ὑπ' αὐτοῦ τοῦ Ματθαίου τῆ Ἑβραϊδὶ διαλέκτῳ, καὶ ἐξεδόθη ἐν Ἱερουσαλὴμ· ἠρμηνεύθη δὲ ὑπὸ Ἰακώβου τοῦ ἀδελφοῦ τοῦ κυρίου, Athan. in Synops. S. Script.

(c) Ματθαῖος μὲν ἐν Ἑβραϊδὶ διαλέκτῳ τὰ λόγια συνεγράψατο· ἠρμηνεύσε δὲ αὐτὰ ὡς ἠδύνατο ἕκαστος, Pap. apud Euseb. lib. 3 Hist. Eccl. c. 39.

Au temps de R. Simon, le débat porte sur la langue de rédaction de Matthieu, et il s'agit de tout l'évangile et non de la seule collection de paroles de Jésus. Il n'est pas encore question d'admettre que les évangiles aient eu des sources. Quelques pages plus loin (p. 102), Simon cite un manuscrit grec dans lequel la traduction en grec de Matthieu est attribuée à Jean : il s'agit de la minuscule 5 de la liste de Gregory-Aland (Paris, BnF, gr. 106 ; eap, XIII^e s.). Mais le témoignage du Pseudo-Athanase semble plus sérieux et appelle un commentaire : si Jacques a traduit en grec la rédaction de Matthieu en araméen, l'opération s'est faite au cours de la première génération chrétienne, avant 63, date de la mort de

³ R. SIMON, *Histoire critique du texte du NT*, Rotterdam, 1689, p. 94-95.

Jacques, bien attestée par Eusèbe (*Hist. eccl.* 2, 23), et non après la guerre contre Rome.

Il faut attendre le commentaire en 1832 du témoignage de Papias par Schleiermacher, pour que se répande l'idée que Papias atteste les deux sources des évangiles synoptiques : d'une part, la collection de paroles écrite par Matthieu en araméen, et de l'autre, une source narrative rédigée par Marc dans l'entourage de Pierre. Pour la plupart des exégètes d'alors, l'un des deux livres ainsi attestés est l'un des évangiles existants, soit Matthieu, soit Marc⁴. Puis un clivage se forme après 1870 : Bismarck fait nommer des professeurs de Nouveau Testament partisans de la théorie des deux sources, celle qui privilégie l'antériorité de Marc et considère Matthieu comme le produit de la source de paroles et de Marc⁵. La théorie prend alors une coloration protestante ; et en 1914, un décret pontifical en interdit l'enseignement dans l'Eglise catholique⁶. Mais après les trente ans de la « crise moderniste », les catholiques, libres de leur choix, se rallient majoritairement à cette théorie. Les tentatives de restaurer la priorité de Matthieu (Vaganay, Boismard, Rolland) ont fait long feu.

Les jalons de la première génération chrétienne

Que sait-on du parcours de Jacques, frère du Seigneur, au cours de la première génération chrétienne ? D'où vient cette idée qu'il aurait traduit le Matthieu araméen ?

Le témoignage des Actes des apôtres

Jacques intervient à trois occasions dans les Actes : (1) *sous Agrippa 1^{er}* (41-44), il semble être devenu le chef de la communauté chrétienne de Jérusalem, d'après Ac 12, succédant alors avec les frères (de Jésus ?) à la direction formée par Pierre et les apôtres, premiers dirigeants historiques de cette communauté ; (2) *la conférence de Jérusalem* (49), qui réunit les délégués d'Antioche et les dirigeants de Jérusalem, est présidée par Jacques, qui rédige d'après Ac 15 une lettre pastorale contenant notamment le « décret apostolique », préconisant de se référer à la loi noachique, plus universelle et moins identitaire que la loi mosaïque ; (3) *à la fin de son deuxième voyage égéen* (58), Paul monte à Jérusalem où il est accueilli par Jacques, qui lui reproche, d'après Ac 21, son rejet de la loi comme chemin de salut et lui rappelle le « décret aposto-

⁴ L. VAGANAY, *Le problème synoptique*, Tournai, 1952, p. 4-17.

⁵ W. FARMER, « State Interest and Markan Primacy: 1870-1914 », in H. G. REVENTLOW – W. FARMER, *Biblical Studies and Shifting of Paradigms, 1850-1914* (Journal for the Study of the Old Testament. Suppl. Series 192), Sheffield, 1995, p. 15-49.

⁶ L. VAGANAY, *Op. cit.*, p. 27-28.

lique » ; puis Paul est arrêté et Jacques devient, pour un moment dont la durée reste indéterminée, le chef du courant chrétien.

La présence de Jacques dans les Actes est discrète, comparée à celle de Pierre ou celle de Paul ; mais elle se fait à des moments forts de la construction du livre. (1) *Ac 12* marque la fin du ministère de Pierre à Jérusalem et précède le début des voyages de Paul. Pierre a tenu toute la place, jusque-là, et au v. même où Jacques est mentionné (12,17), Pierre disparaît (« Il partit pour un autre lieu »), il ne sera plus question de lui dans les Actes⁷, ce qui ne signifie pas qu'il soit mort, puisqu'il exerce un nouveau ministère à Rome, quelque vingt ans plus tard. (2) *Ac 15* est sans doute le chap. central des Actes : séparant le premier voyage de Paul (13-14) et ses deux voyages égéens (16-20), il relie les éléments de cette partie centrale du livre (13-20), entre le ministère des apôtres à Jérusalem (1-12) et la montée de Paul vers Rome (21-28). (3) *Ac 21* est de son côté le chap. central du ministère de Paul, entre les deux voyages égéens (16-20) et le transfert à Césarée, puis le voyage vers Rome (23-28). Au total, les chap. 12, 15 et 21 ont des places privilégiées dans l'organisation du livre, qui peut se lire de plusieurs manières. Or, à chaque fois, la figure de Jacques apparaît. Jacques, traducteur des paroles de Jésus en grec ? L'un de ces trois temps forts des Actes serait-il lié à cette opération ?

Une chaîne d'événements

Dans le judaïsme du temple, les années ne sont pas comptées d'une manière linéaire, comme nous le faisons pour dater les événements, mais selon un calendrier organisé en cycles de sept années, la septième étant sabbatique. Il existe donc dans le judaïsme une habitude de compter les années par cycles de sept. Or, il semble bien qu'une telle lecture ait été faite chez les chrétiens pour la première génération chrétienne. Mais on ne peut présumer à partir de quand cette lecture s'impose ni quand elle est abandonnée.

1) *Le baptême de Jésus* est daté avec précision dans Luc (3,1-2) de l'an 28-29, il a lieu à la saison chaude, autrement dit entre la Pentecôte et la fête des Tentes de l'an 28, plus près, probablement, du début que de la fin de cette période.

2) *La conversion de Paul* sur le chemin de Damas est datée avec précision par lui-même, en Ga 2,1, comme précédant de

⁷ La mention de Pierre en Ac 15,7 fait difficulté, car elle suppose un retour de Pierre après son départ (12,17), que rien n'atteste par ailleurs. Pierre est-il revenu spécialement pour cette conférence ? C'est peu probable. Ou s'agit-il d'un autre personnage ? Jacques parle de lui en l'appelant Syméon (15,14), nom que se donne l'auteur de 2 Pierre ; or, cette épître correspond mieux à l'œuvre du « frère » de Jésus qu'à celle de l'apôtre. L'auteur des Actes a peut-être voulu la présence de Pierre, jouant sur la superposition avec le « frère » de Jésus.

quatorze ans sa venue à Jérusalem que l'on peut identifier avec la conférence d'Ac 15, elle-même datée de 49 (voir ci-après) : la conversion de Paul se produit donc en 35.

3) *La nomination de Jacques* à la tête de la communauté primitive est datée en Ac 12 du règne d'Agrippa 1^{er}, qui a lieu de 41 à 44 ; Jacques, le fils de Zébédée et frère de Jean, est mis à mort et Pierre est arrêté. Jacques remplace donc une direction inquiétée par le pouvoir civil, qui cherche le soutien du pouvoir religieux. La violence se fait au moment de la semaine des pains sans levain, autrement dit juste après la Pâque de l'an 42.

4) *La conférence de Jérusalem* est datée grâce à deux références dans les Actes : celle de la mort d'Agrippa 1^{er} (12,20-23), qui se produit en 44 ; et celle des famines qui se produisent au temps du règne de Claude et que l'on date des années 46-48 (11,28). L'Eglise d'Antioche vient alors d'être fondée (11,19-26). La conférence a donc lieu en 49.

5) *Le séjour de Paul à Ephèse* est daté dans les Actes par les deux années que Paul passe dans cette ville (19,10), suivi d'un séjour de trois mois à Corinthe (20,3), où il s'est rendu en passant par la Macédoine (20,1) et qu'il quitte pour se rendre en Asie mineure, rencontrer les Anciens d'Ephèse à Milet (20,17) avant de gagner Jérusalem pour la Pentecôte (20,16), qui est celle de l'an 58. Le séjour à Ephèse se situe donc entre la fin de l'année 55 et la fin de l'année 57, soit autour de l'année 56.

6) *La mort de Jacques*, d'après Eusèbe (*Histoire ecclésiastique* 2, 23), survient en 63 : Jacques avait accédé au cercle très fermé des grands-prêtres possibles, sans doute en raison de ses fonctions dans la communauté chrétienne, de ses qualités morales et de sa popularité. A la fin de l'année 62, Festus, le gouverneur romain installé à Césarée, qui avait jugé Paul, meurt subitement, et les pharisiens s'entendent avec les chrétiens pour imposer la candidature de Jacques au temple contre celle du candidat hérodien. Mais les pharisiens y mettent une condition (oublier Jésus) à laquelle Jacques refuse de se soumettre, et il est assassiné au moment d'accéder à sa charge, probablement au début de l'année 63.

Dans cette chaîne d'événements, les deux grandes figures sont Jacques et Paul ; et la question se pose de déterminer le moment le plus favorable où Jacques aurait pu traduire les paroles de Jésus rédigées en araméen par Matthieu.

La situation de Jacques en l'an 42

Qu'est-ce qui vaut à Jacques, vers 42, d'être choisi pour diriger la communauté primitive ? On vient de le rappeler, cette direction va tenir, et Jacques l'assumera jusqu'à sa mort en 63, soit pendant plus de vingt ans. Mais pourquoi a-t-il été choisi ?

La liste des Douze apôtres

Il existe quatre listes des Douze apôtres, qui présentent entre elles quelques variations et font difficulté du fait que certains noms n'ont ensuite aucune place dans la direction du mouvement, à la première génération chrétienne. Aussi est-il raisonnable de penser, avec S. Légasse, que les Douze « n'incarnent pas les futurs chefs d'Eglises, mais ils anticipent sur l'ensemble de l'Eglise dans sa mission et sa conduite spécifiques⁸ ».

Or, si l'on compare les quatre listes (Mt 10,1-4 / Mc 3,16-19 / Lc 6,14-16 ; Ac 1,13), on constate deux situations bien différentes : (1) *trois apôtres* ont une position constante : Simon Pierre, en tête ; Philippe, en 5^e position ; et Jacques d'Alphée, en 9^e position ; (2) *les autres apôtres* changent d'ordre, mais par petits groupes, en étant toujours après le même apôtre à position fixe : André, Jacques et Jean (de Zébédée), après Pierre ; Barthélemy, Matthieu et Thomas, après Philippe ; Lebbée (ou Thaddée ou Jude de Jacques), Simon (le Cananéen ou le zélote) et Judas Iscariote (absent des Actes), après Jacques d'Alphée.

Cette observation permet de dégager de la liste une structure en trois groupes de quatre apôtres : (1) *avec Pierre* figurent les représentants de la première direction de la communauté primitive ; (2) *avec Philippe* figurent les protagonistes d'un débat, voire d'un conflit, sur le sens des paroles de Jésus (voir ci-après) ; (3) *avec Jacques* figurent les noms qui représentent à la fois des frères de Jésus et le courant nouveau de la pensée paulinienne⁹.

⁸ S. LEGASSE, *L'évangile de Marc*, vol. 1 (Lectio divina. Commentaires 5), Paris, 1997, p. 235.

⁹ A côté des frères de Jésus, on trouve plusieurs noms énigmatiques : (1) *Lebbée* a la particularité de réunir les consonnes de Babel (*b-b-l*), disposées à l'envers, et cela suggère de l'associer à l'inversion du signe de Babel, qui était la dispersion et la multiplication des langues, d'autant que ce signe est déjà invoqué pour la première Pentecôte chrétienne (Ac 2). L'idée de réunion des peuples va bien, en tout cas, avec la prédication tournée vers les païens en priorité. (2) *Thaddée* remplace Lebbée, dans Mt et Mc, sans doute à partir de la fin du II^e siècle ; c'est un disciple mieux connu, évangéliste à Edesse, et son nom a la structure consonantique de Lebbée. Il sert ainsi à remplacer un nom fonctionnant comme un code par celui d'un personnage réel. (3) *Le surnom Iscariote* de Judas n'a pas reçu d'explication satisfaisante. Le rapprochement avec *sicarius*, « sicaire », ne rend pas compte du mot. En revanche, le mot existe sous deux formes, avec ou sans le *i*-initial (et chaque forme est à son tour soit variable, soit invariable). Cela suggère la superposition de deux étymologies : (a) plusieurs racines hébraïques *sh-q-r* ou *s-k-r* etc. cumulent les sens de « trahir » (*sh-q-r*), « corrompre par de l'argent » (*s-k-r*) et « s'enivrer » (*sh-k-r*), qui s'appliquent au Judas de la passion ou à l'initié, rédacteur de l'EvTh, qui se donne lui-même le nom de « Judas Thomas » ; (b) Is-carioth, c'est aussi la réunion de deux mots hébreux, « homme » et « villes » au pluriel, l'homme des villes, le prédicateur urbain. Le rapprochement de ces sens fait penser à Paul, dernier des apôtres, selon son propre mot, d'abord traître à la cause de Jésus, devenu le prédicateur des villes du monde grec.

Les phases de la communauté primitive

Dans un premier temps (Ac 2-8), Jean est associé au nom de Pierre pour désigner le chef de la communauté primitive. Puis, le nom de Jean disparaît, au moment où Philippe quitte Jérusalem, en se rendant vers le sud (Ac 8,26) – autrement dit, l’Égypte, probablement Alexandrie. Le chef est alors Pierre, jusqu’au tournant que marque Ac 12.

Philippe est d’abord (Ac 6,5) le second d’Étienne, chef d’un groupe qui entre en dissidence et demande à passer de la diaconie (service des tables) à la prédication (service de la parole) ; puis, après la mort d’Étienne (Ac 7), il devient le chef du groupe qui se donne comme nom celui d’Hellénistes. Philippe part en mission vers le monde grec (la Samarie), où il rencontre Simon le mage, le père de la gnose ; puis, en route vers l’Égypte, il rencontre et baptise un eunuque éthiopien, un personnage exclu de la sexualité (Ac 8). Le chap. des Actes prête ainsi à Philippe deux tendances caractéristiques des Hellénistes, que l’on retrouve dans l’EvTh : la connaissance comme chemin de salut et la tendance à l’encratisme. Le nom de Thomas figure justement dans ce groupe des apôtres. Les deux autres noms sont associés à la première collection de paroles de Jésus en araméen : Matthieu, comme son rédacteur ; et Barthélemy, comme celui qui apporte cette collection jusqu’en Inde (Eusèbe, *Hist. eccl.* 5, 10,3). De plus, Philippe est appelé « l’évangéliste » (Ac 21,8), et de tout le Nouveau Testament, c’est le seul personnage à recevoir ce qualificatif, qui lui vient probablement de l’emploi du mot *évangile* par les Hellénistes pour intituler la collection de paroles qui sert de base à leur enseignement. Mais le rédacteur de la collection ne serait pas Philippe, mais Thomas : il existe bien un évangile de Philippe, mais ses paroles ne ressemblent pas à celles de Matthieu ou de Luc ; tandis que l’EvTh présente une rédaction particulière des paroles qui, pour la plupart, ont un parallèle dans ces deux évangiles.

Le départ des Hellénistes de Jérusalem (Ac 8) se fait avant la conversion de Paul (Ac 9) ; autrement dit, l’école qu’ils fondent alors, sans doute à Alexandrie (dont viendra Apollos, qui enseigne à Ephèse, juste avant le séjour de Paul, voir Ac 18,24-28), diffuse un enseignement fondé sur une collection de paroles de Jésus rédigées en grec, au cours de la deuxième moitié des années 30. Or, en Ac 9, après la conversion de Paul, on a le témoignage d’un renouveau, dans la prédication des apôtres : Pierre opère deux guérisons, hors de Jérusalem, mais toujours en Judée, d’abord celle d’un païen du nom d’Enée, puis celle d’une Juive, Tabitha, sympathisante des apôtres (9,32-35.36-43). Le païen a la préséance dans la guérison, et c’est le signe que désormais la prédication ira d’abord vers les païens. Nous sommes aussi dans la deuxième moitié des années 30 ; les apôtres, toujours en charge de la communauté primitive, ont besoin d’un nouvel outil de prédication : une version grecque des paroles de Jésus.

Voilà donc un moment favorable pour situer la traduction en grec par Jacques du Matthieu araméen : au moment où les Hellénistes réinterprètent les paroles de Jésus et lui donnent une rédaction nouvelle en grec, Jacques se met au travail à Jérusalem, choisit avec soin les mots grecs susceptibles de rendre ceux de l'araméen et rédige une traduction de la collection écrite par Matthieu, dès le début des années 30, sous l'autorité des apôtres. Et dans ces conditions, quand les apôtres doivent quitter Jérusalem, sous la pression d'Agrippa 1^{er}, Jacques se trouve en position de leur succéder.

Le troisième groupe de la liste des apôtres est sans doute l'image de la direction qui se met en place sous Agrippa 1^{er}, vers 42. À côté de Jacques, on y reconnaît, dans Lc et Ac, les noms de deux des frères de Jésus (nommés en Mt 13,55 et Mc 6,3), Simon et Judas (dit Jude, mais le nom grec est le même que pour Judas Iscariote), ce dernier étant remplacé dans Matthieu et Marc par Lebbée (ou Thaddée, selon les manuscrits). Il existe une trace historique de ces deux personnages : Simon dirigera la communauté de Jérusalem du lendemain de la destruction du temple jusqu'à sa mort, vers 107, soit pendant près de quarante ans ; et deux des descendants de Jude seront accusés de vouloir s'appropriier le royaume de David, puis lavés de cette accusation, sous Trajan, donc après 98, soit après la mort d'Agrippa II, qui occupe la fonction de roi des Juifs de la mort de son père à la sienne, vers 97 (Eusèbe, *Hist. eccl.* 3, 20 et 32).

Avant 42, Jacques a donc eu l'occasion de traduire les paroles du Matthieu araméen. Mais cette traduction, si elle est fidèle à l'original, ressemble plutôt aux sections matthéennes des paroles de Jésus qu'à la source Q, reconstituée en suivant le plus souvent le modèle de Luc. Jacques a peut-être traduit les paroles de Jésus en grec avant 42, mais dans ce cas, son œuvre n'est pas la source Q.

La situation de Jacques en 49

La conférence de Jérusalem, en 49, est présidée par Jacques et présente deux conclusions : dans les Actes, Jacques envoie une lettre pastorale appelant à garder la loi comme chemin de salut, mais en substituant la loi noachique (Gn 9,1-17) à la loi mosaïque, ce qui est conforme à la préséance accordée à la prédication aux païens, depuis la fin des années 30, qui a entraîné la traduction en grec des paroles de Jésus ; mais dans Galates, Paul propose une autre issue au débat : Pierre (les apôtres) ira prêcher les circoncis et Paul, les incirconcis (2,7-8). Et Paul part alors en mission chez les Grecs de la mer Egée, tandis que Pierre semble bien s'être rendu en terre araméophone : il faut entendre par « circoncis » les peuples de langue araméenne, principalement l'empire perse, et par « incirconcis », ceux de langue grecque, soit l'empire romain.

Mais que prêchent-ils ? Paul ne le précise pas, mais la réponse est claire : il s'agit de poursuivre la prédication fondée sur les paroles de Jésus, qui prône le salut par la loi et s'adresse désormais prioritairement au monde païen.

La lettre pastorale de Jacques (Ac 15,23-29) peut être prise comme le signe d'un travail écrit de sa part, et l'on pourrait songer à la traduction en grec des paroles de Jésus. Mais il s'agit plutôt du départ d'un mouvement missionnaire, poursuivant au loin la prédication déjà entreprise dans la proximité de Jérusalem. Il ne s'agit pas de changer la ligne, mais d'étendre l'auditoire de la prédication du salut commençant après la résurrection de Jésus.

En somme, la traduction en grec des paroles de Jésus, si elle est bien l'œuvre de Jacques, se situe plutôt avant 42 qu'au moment de la conférence de Jérusalem, en 49. Mais cette mise en grec est-elle si précoce ? N'est-ce pas après l'incarcération de Paul en 58, quand Jacques est devenu le seul maître du courant chrétien, qu'il faut situer l'opération ?

La situation de Jacques, vers 60

L'événement théologique majeur de la première génération chrétienne se produit vers 56, quand Paul met en place les bases de la christologie : (1) c'est par sa mort que Jésus nous sauve, sa mort est rédemptrice, elle a donc plus d'importance que sa parole ; Jésus est messie et non rabbin ; (2) le chemin du salut n'est plus la loi, mais la foi. Dans 1 Corinthiens, Paul recentre l'eucharistie, qui était un rite de partage (*Didachè* 9-10), sur la mort de Jésus (11,23-25), maintient encore la loi au-dessus de la foi comme chemin de salut, à travers l'amour (13,2) et met l'accent sur la résurrection corporelle (15) ; dans Romains, il fait un pas de plus et substitue la foi à la loi comme chemin de salut.

L'accueil de Paul par Jacques, à la Pentecôte 58 (Ac 21), montre que Jacques n'est pas prêt à suivre Paul sur le terrain de l'abandon de la loi comme chemin de salut. Mais la christologie est compatible sur bien des points avec l'enseignement des apôtres, que Jacques a repris à son compte : la loi noachique, prônée en 49, est une manière de contourner la difficulté de demander à tous les adeptes de pratiquer la loi des Juifs ; la foi, proposée par Paul comme chemin de salut, est une autre manière de résoudre cette difficulté ; de même, l'idée de mort sacrificielle et rédemptrice s'accorde avec celle de Jésus ressuscité, devenu céleste. Paul a comme les apôtres la perspective d'une communauté ouverte à tous, il s'oppose comme eux à la communauté restreinte conçue par les Hellénistes, avec leur choix du salut par la sagesse ou la connaissance.

Ainsi vers 60, quand Paul en prison à Césarée est en partance pour Rome, Jacques se trouve-t-il à la croisée des chemins : deux

enseignements fondés sur les paroles de Jésus se font concurrence, dans le monde grec ; l'un voudrait faire du christianisme la religion d'une élite ; l'autre envisage son maintien dans le judaïsme, mais avec une large ouverture au monde païen et une adaptation à cette ouverture, pour laquelle les nouvelles propositions de Paul semblent bienvenues. Mais pour intégrer l'enseignement des apôtres et celui de Paul dans une synthèse qui ne rejette pas les Hellénistes, Jacques doit modifier en profondeur la collection des paroles de Jésus. Le livret conçu par Matthieu doit être réorganisé, la pensée a besoin de compléments inspirés de l'évolution des dernières décennies.

Or, la collection de paroles contenue dans Luc (10,23-18,14) correspond, par un trait au moins, à la situation de Jacques vers l'an 60 : elle commence par un rappel de la loi comme chemin de salut, sous la forme de deux paroles renvoyant à l'enseignement des apôtres, le commandement de l'amour du prochain ajouté au rappel du Décalogue, dans le prologue de la parabole du bon Samaritain (10,27), et le Notre Père (11,2-4), qui a une position centrale dans la première section de paroles de Matthieu (6,9-13) et dans la *Didachè* (8) ; et à l'autre bout de la collection, avant un épilogue sur la fin des temps (17,11-18,14), deux paroles nouvelles, absentes des sections de paroles de Matthieu et de l'EvTh, reprennent deux thèmes essentiels de l'enseignement de Paul, la parole sur la désunion (16,18), déjà exprimée en 1 Co 7,10-11 et présentée alors comme une inspiration du Seigneur, et celle sur la foi à déplacer des montagnes (17,6 D), dont la double image est réduite dans une large partie de la tradition manuscrite et qu'on peut lire chez Paul au début du cantique sur l'amour (1 Co 13,2). Avec ce trait décisif, la collection de paroles transmise par Luc correspond au réaménagement de la collection primitive, pour résoudre le conflit avec les Hellénistes et pour intégrer une partie de la christologie de Paul, donc après la rédaction des grandes lettres (1 Co, Ro). A ce stade, la collection de paroles correspond davantage à la source Q. Mais est-ce à ce moment-là que Jacques opère sa traduction en grec ?

Le choix du même vocabulaire grec, dans les sections matthéennes des paroles de Jésus et dans la collection centrale de Luc, et la différence dans l'organisation des paroles, dans ces deux collections, suggèrent un travail de Jacques en deux temps : (1) d'abord, avant 42, il a traduit les paroles du Matthieu araméen, en respectant la disposition antérieure des paroles et en faisant le choix du vocabulaire grec adéquat ; (2) puis, après 58, il réorganise la collection, en gardant le même vocabulaire, en donnant à la collection un cadre qui associe l'enseignement de Paul à celui des apôtres et tient à l'écart le sens donné aux paroles par les Hellénistes.

La première histoire de la première génération chrétienne

L'histoire de la première génération chrétienne n'a pas été racontée seulement dans les Actes : les mêmes temps forts se trouvent encore dans une tradition narrative qui fait partie de l'évangile de Marc et qui s'y distingue des récits du ministère, malgré la théorie des deux sources qui ne veut voir en Marc qu'un seul ensemble narratif¹⁰. Si l'on sépare les épisodes communs aux trois synoptiques, ayant la même succession dans les trois livres, des autres, qui sont le plus souvent aussi dans les trois livres, mais ne s'y trouvent jamais à la même place, on obtient, à côté de l'ensemble commun des synoptiques, un autre ensemble, plus hétéroclite à première vue, mais correspondant en tous points à la description du livre de Marc qu'atteste la lettre de Clément d'Alexandrie récemment découverte¹¹ et connue comme témoin d'un « Evangile secret de Marc ». Dans cette lettre, le livre de Marc est, en effet, présenté comme ayant trois composantes : (1) une catéchèse primitive, écrite à Rome du temps de Pierre, donc avant 65 (Pierre est mort sous Néron [Eusèbe, *Hist. eccl.* 2, 25,5], peut-être lors de la persécution des chrétiens consécutive à l'incendie de Rome, qui se produit au début de l'été 64) ; (2) des épisodes venant des « mémoires » de Pierre sont ajoutés après le martyre de Pierre, quand Marc se trouve à Alexandrie, pour un public déjà plus informé ; (3) des paroles de Jésus sont encore ajoutées à Alexandrie, à l'intention de ceux qui ont accès au « sanctuaire inaccessible de la vérité cachée par sept voiles » (lettre de Clément, 1,26).

La catéchèse primitive correspond à un ensemble de 12 épisodes communs à Marc et Luc, présents pour la plupart aussi dans Matthieu, mais n'ayant pas, soit dans Luc, soit dans Matthieu, la même disposition que dans Marc (voir ci-après).

Les épisodes supplémentaires venant des « mémoires » de Pierre correspondent à la séquence narrative commune à Marc et Matthieu, qui suit la multiplication des pains (soit Mc 6,45-8,26 / Mt 14,22-16,12).

Les paroles essentielles, enfin, sont au nombre de 7 et forment les épisodes de Mc 3,20-30, paroles sur l'homme fort et sur le péché impardonnable ; 4,26-34, paraboles de la semence autonome et de la graine de moutarde ; 10,35-45, sur le plus grand après Jésus, c'est-à-dire le problème de la légitimité après lui ;

¹⁰ C.-B. AMPHOUX, « Quelques remarques sur la formation, le genre littéraire et la composition de l'évangile de Marc », *Filologia neotestamentaria* 10 (1997), p. 5-34.

¹¹ Voir J.-D. KAESTLI, « Evangile secret de Marc », dans F. BOVON – P. GEOLTRAIN (éd.), *Ecrits apocryphes chrétiens*, vol. 1 (Bibliothèque de la Pléiade 442), Paris, 1997, p. 55-69.

11,12-14.20-26 et 12,28-34, paroles associant le chemin de salut, le premier à la foi et le second à la loi.

Voici les épisodes de la catéchèse primitive :

	Mc	Lc	Mt
1. Jésus à Capharnaüm	1,21-39	4,30-44	8,14-16
2. L'appel des Douze	3,7-19	6,12-19	4,23-25; 10,1-4
3. La famille reléguée	3,31-35	8,19-21	12,46-50
4. Les trois paroles	4,21-25	8,16-18	5,15; 10,26; 13,12
5. La tempête apaisée	4,35-41	8,22-25	8,23-27
6. Le démoniaque guéri	5,1-20	8,26-39	8,28-34
7. Les deux femmes guéries	5,21-43	8,40-56	9,18-26
8. Jésus dans sa patrie	6,1-6	4,16-30	13,53-58
9. Le départ en mission	6,7-13	9,1-6	10,5-15
10. Les Douze en mission	9,38-50	9,49-62	18,6-9; 5,13
11. L'aumône de la veuve	12,41-44	21,1-4	—
12. L'onction de Béthanie	14,3-9	7,36-50	26,6-13

On peut y suivre, dans Marc, l'histoire de la première génération chrétienne, de la manière suivante : (1) *Jésus à Capharnaüm* est un sommaire de son ministère, de la reconnaissance de sa légitimité à sa mort et résurrection ; (2) *l'appel des Douze* est un sommaire de toute la génération, comme nous l'avons déjà indiqué ; (3-4) *la famille reléguée* et *les trois paroles* font allusion à la fondation de la communauté : les frères sont alors écartés de la succession de Jésus, qui demeure le chef céleste et absent de la communauté, et les disciples se dotent d'une rédaction de ses paroles comme base de leur prédication¹² ; (5) *la tempête apaisée* fait allusion à la dissidence des Hellénistes (= Ac 6) ; (6) *le démoniaque guéri* fait allusion à la conversion de Paul : le lieu choisi de Gérasa fait difficulté, car la ville est éloignée de la mer de Galilée, mais il s'explique comme une étape sur le chemin de Damas, depuis Jérusalem (= Ac 9) ; (7) *les deux femmes guéries* font allusion à la nouvelle priorité de la prédication aux païens, après la conversion de Paul : l'hémorroïsse fait partie de la foule anonyme, tandis que la fille de notable obtient la guérison, sollicitée d'abord par son père, après l'autre ; dans le « texte occidental », elle porte de plus le nom de Tabitha, comme en Ac 9,36 (voir plus haut) ; (8) *Jésus dans sa patrie* est l'épisode où apparaissent les noms des frères de Jésus, il fait allusion à la nouvelle direction de la communauté assurée par Jacques et les frères, vers 42 (= Ac 12) ; (9) *le départ en mission* fait allusion à la conférence de Jérusalem, à partir de laquelle les disciples, puis Paul, partent de Jérusalem en terre lointaine (= Ac 15 / Ga 2) ; (10) *les Douze en mission* font allusion à un

¹² Les trois paroles de la lampe (4,21), du secret (4,22) et de la rétribution finale (4,25) ont dans Matthieu un parallèle qui représente les trois genres littéraires des sections de paroles matthéennes ; la lampe (5,15) est une « parole » (7,28), le secret (10,26) est une « instruction aux disciples » (11,1) et la rétribution (13,12) est une « parabole » (13,53). A ce titre, les trois paroles sont une image de la collection primitive des paroles.

incident¹³ qui correspond à l'arrivée de Paul à Ephèse (= Ac 19) ; (11) *l'aumône de la veuve* est une métaphore de la situation de la communauté primitive à la mort de Jacques, en 63, désemparée, mais demeurant fidèle au temple ; (12) *l'onction de Béthanie* est l'image de la fidélité à Jésus de la communauté primitive et sert de conclusion à cette tradition narrative, jalonnée par les événements des années 35 (conversion de Paul), 42 (direction de Jacques), 49 (départ de la mission), 56 (l'enseignement nouveau de Paul) et 63 (mort de Jacques).

L'histoire de la première génération est recouverte par un sens apparent, selon l'habitude de la première culture des chrétiens d'écrire à deux niveaux de sens superposés. Ce double sens est encore attesté par Origène¹⁴ et défendu, plus tard, par Thomas d'Aquin contre la théorie des quatre sens de l'Écriture qui s'est développée de son temps¹⁵.

¹³ Jean signale à Jésus un enseignement en son nom distinct de celui des apôtres, et Jésus le légitime. A Ephèse, quand Paul arrive, il découvre l'enseignement des Hellénistes apporté par Apollos. Celui auquel Jean fait allusion est donc probablement celui de Paul, puisque lui-même est proche des Hellénistes. Et de fait, à Ephèse coexistent deux traditions chrétiennes, celle de Jean et celle de Paul.

¹⁴ Origène, *Traité des principes*, spécialement 4, 2,8-9 : « L'Esprit Saint (...) a voulu envelopper et cacher dans des paroles ordinaires, sous l'écran d'une histoire et du récit de choses visibles, des mystères secrets (...) Cependant, si dans tous les détails de ce revêtement avait été maintenue la cohérence de la loi et préservé son ordre, notre compréhension aurait suivi un cours continu et nous n'aurions pu croire qu'à l'intérieur des Saintes Ecritures était enfermé un autre sens, en plus de ce qui était indiqué de prime abord. Aussi la Sagesse divine fit-elle en sorte de produire des pierres d'achoppement et des interruptions dans la signification du récit historique, en introduisant au milieu des impossibilités et des discordances (...) Ainsi peut s'ouvrir, par l'entrée d'un étroit sentier débouchant sur un chemin plus noble et plus élevé, l'espace immense de la science divine », trad. M. HARL – G. DORIVAL – A. LE BOULLUEC (Collection des Etudes augustiniennes 68), Paris, 1976, p. 224-225.

¹⁵ P. GRELOT, *Le langage symbolique dans la Bible*, Paris, 2001, p. 199 : « Thomas distingue le "sens littéral" ou sens des textes ; et le "sens spirituel" ou *sensus rerum*. Mais les "choses" en question, les *res* de l'Écriture, sont comprises en fonction de l'histoire du dessein de Dieu, conformément à l'expression qui, dans le latin hérité de l'antiquité, désignait ce que nous appelons "l'histoire" (...) Le *sensus rerum* est donc compris comme une réflexion théologique sur les événements historiques et tout ce qu'ils drainent dans leur cours : institutions, personnages, transformations des diverses composantes de la vie individuelle et sociale ».

Conclusion

Comme le dit Marguerat au début de son rappel, la source Q est un document reconstitué par le travail d'une multitude d'exégètes, acquis à l'idée que Matthieu et Luc ont eu une source de paroles distincte de leur source narrative. Mais contrairement à ce qu'il dit ensuite, la source de paroles n'a pas « mystérieusement disparu », elle a connu plusieurs formes et trois d'entre elles nous sont parvenues, sans compter les emplois qui en sont faits dans les traditions narratives ultérieures.

La collection de paroles de Jésus a existé, sans doute, dès les tout premiers temps de la communauté primitive, où elle était destinée à servir de référence commune à la prédication de chacun des dirigeants. Mais elle est construite sur une ambiguïté fondamentale qui tient à la nature de Jésus : est-il le rabbin dont les paroles mènent les adeptes vers la vie, ou le messie qui sauve une humanité croyante incapable de trouver par elle-même le chemin de son salut ? La dissidence des Hellénistes s'est nourrie de cette ambiguïté, et elle cherche une voie originale, hors du judaïsme, en s'inspirant des courants religieux qui s'adressent aux élites du monde romain. Les apôtres, au contraire, ont une prédication destinée principalement aux petites gens, dans la continuité de la mouvance apocalyptique dont naît le christianisme.

Les trois états de la collection de paroles de Jésus qui nous sont parvenus suffisent à rendre compte de l'évolution de la collection, sans qu'il soit nécessaire de reconstituer un état de plus qui aurait ensuite disparu. L'histoire de la collection commence ainsi :

1) A la demande des apôtres, chargés de diriger la communauté des fidèles adhérant à la foi en la résurrection de Jésus, à Jérusalem, au printemps de l'an 30, un scribe du nom de Matthieu met par écrit en araméen les paroles de Jésus : quelques-unes, sans doute, sont des souvenirs de son enseignement, par exemple le Notre Père ; mais la plupart sont des paroles qui viennent à l'esprit des apôtres et qu'ils interprètent comme des paroles inspirées. D'après l'organisation des sections matthéennes, la collection prône un renouvellement exigeant de la loi comme chemin de salut, trois genres littéraires s'y côtoient, les paroles (pour tous), les instructions (pour les apôtres) et les paraboles (avec deux niveaux de sens, l'un accessible à la foule, l'autre expliqué aux disciples), et trois interlocuteurs sont distingués, les disciples, la foule et les adversaires. D'après Jérôme, de cette collection en araméen, il subsiste un seul mot, *mahar*, traduit dans le Notre Père par ἐπιούσιον, « (notre pain) à venir » ; le reste n'est accessible que par la tradition grecque de Matthieu.

2) Après la formation de la dissidence des Hellénistes, avant 35, qui créent leur école hors de Jérusalem, probablement à Alexandrie (d'où vient Apollos, en Ac 18,24), peut-être à Césarée

(ou est installé Philippe, en Ac 21,8), et appellent leur enseignement « évangile », une première rédaction grecque des paroles de Jésus apparaît dans les années 35-40, infléchissant le sens de la collection primitive en remplaçant la loi comme chemin de salut par la connaissance, en prônant la réunion du masculin et du féminin dans le sens de l'encratisme¹⁶ et en destinant les paroles à un public fait des seuls disciples. L'EvTh, dont il reste des fragments grecs et une version copte intégrale, est l'héritier de cet « évangile » des Hellénistes, avec quelques paroles supplémentaires, peut-être plus tardives ; il donne ainsi un accès documentaire à ce qui a été la première rédaction grecque des paroles de Jésus.

3) Vers l'an 40, avant d'accéder à la direction de la communauté chrétienne de Jérusalem, vers 42, Jacques, le frère du Seigneur, qui deviendra Jacques le Juste, traduit les paroles de Jésus en grec, en se conformant à la collection primitive en araméen et en choisissant le vocabulaire grec le mieux adapté pour cette traduction. Désormais, les paroles de Jésus peuvent être diffusées largement, en araméen dans l'empire perse et la frange araméophone de l'empire romain, en grec dans l'empire romain. L'idéologie reste juive, mais au cours des années 30, la destination prioritaire de la prédication est passée des Juifs aux païens, ce qui a entraîné quelques aménagements. Le chemin du salut reste la loi, mais le contenu de la loi est modifié, il passe de la loi mosaïque, propre au peuple juif, à la loi noachique, qui définit le socle commun de toutes les législations. Les paroles de Jésus de cette traduction sont celles de l'évangile de Matthieu, qui nous est parvenu en grec.

4) Après la mise au point de la christologie par Paul vers 56, puis son arrestation à Jérusalem au printemps 58, Jacques remanie la collection des paroles en gardant le même vocabulaire, mais en organisant différemment les paroles, qui n'ont plus qu'un seul genre littéraire, mais gardent leurs trois interlocuteurs, dont l'alternance introduit dans la collection une dramaturgie : au début, les disciples ont la préséance, puis ils la perdent au profit de la foule ; le message est que la foule est le vrai destinataire de l'espérance des paroles, alors que les Hellénistes l'ont exclue des interlocuteurs. La collection est diffusée depuis Jérusalem, vers

¹⁶ La réunion du masculin et du féminin est un thème fondamental du premier christianisme : il fait référence au mythe de l'androgyne primitif qui vient du monde grec et est utilisé pour annoncer la condition de l'homme dans le Royaume. Il apparaît dans la parabole des dix vierges (Mt 25,1-12), par le jeu des terminaisons en *-oi* des unes et en *-ai* des autres : les premières ont réuni le masculin et le féminin, ce sont les sages, elles peuvent entrer, pas les autres. Il apparaît encore dans une parole de Jésus citée dans 2 *Clément* (12,2) : « Lorsque vous aurez fait de deux un et l'extérieur comme l'intérieur et que le masculin sera avec le féminin comme s'il n'y avait ni masculin ni féminin, (...) le royaume de mon père viendra ». Dans le courant des Hellénistes, elle exprime le principe de l'autarcie, ou autosuffisance, et se trouve à plusieurs reprises dans l'EvTh (voir parole 22). C'est peut-être ce qui explique qu'elle se soit peu transmise dans l'Eglise chrétienne.

l'an 60 ; elle est peut-être accompagnée dans sa diffusion par l'épître de Jacques, qui mérite d'être relue dans le sens d'une telle fonction et réhabilitée comme l'œuvre d'un témoin éminent du premier christianisme¹⁷.

Les évangiles ont bien eu parmi leurs sources une collection de paroles de Jésus ; mais il n'est pas nécessaire d'en inventer la reconstitution ni de supposer sa disparition mystérieuse. Les témoignages que nous avons sur cette source et les collections qui nous sont parvenues permettent d'en retracer l'histoire probable, à partir de la prédication de Jésus, des inspirations des disciples après la mort de Jésus et de la mise par écrit en araméen de Matthieu, sous le contrôle des apôtres, au tout début des années 30.

Après la rédaction des paroles vient leur utilisation dans de nouveaux écrits, à dominante narrative, une nouvelle page de l'histoire de la rédaction des évangiles s'écrit alors, en attendant la phase décisive de la rédaction finale, dans laquelle deux états de la collection en grec seront intégrés, l'un dans Matthieu, l'autre dans Luc.

¹⁷ Voir C.-B. AMPHOUX, « L'histoire du texte de l'épître de Jacques », *Rivista biblica* 2 (2011), p. 149-188.